

Camus l'artiste

par Roger Quilliot

« Pour moi qui n'ai jamais pu séparer mes travaux sur Camus d'une sorte de fidélité au socialisme de mon enfance, il m'eût coûté de laisser à un autre le soin de lui adresser notre adieu. »

On lui a reproché de se taire, de ne pas choisir entre la justice et sa mère, de vouloir préserver l'une et l'autre. J'admire cette abstraite assurance de tant de censeurs. S'il se taisait, c'est pour ne rien ajouter aux malheurs de son pays : il ne voulait servir ni les tortionnaires ni les égorgés ; il savait trop, par expérience, que chacun de ses propos deviendrait une arme meurtrière entre les mains des uns ou des autres. Il avait pu combattre aux heures sombres de l'occupation où il n'était pas difficile de savoir « comment être un bon Français ». Guelfe aux Gibelins, Gibelin aux Guelfes, il lui était impossible de choisir entre deux fanatismes, deux démesures et deux violences. Peut-être le temps serait-il venu de cette communauté ouverte qu'il appelait de ses vœux depuis vingt-cinq ans ? Peut-être aurait-il pu aider un jour à la coexistence des deux communautés, celle des Européens dont il n'avait cessé de dénoncer les fautes, mais dont il partageait l'attachement farouche à la terre natale, celle des Musulmans dont il avait exalté la fierté et dont il avait défendu les leaders nationalistes jusque devant les tribunaux.

Camus se taisait, comme il s'était tu d'autres fois, quand la lassitude le prenait, quand la maladie le harcelait. Quelle santé ont-ils donc ou quelle conception de la littérature, ceux qui ne peuvent supporter le silence d'un écrivain sans crier aussitôt au tarissement de l'inspiration ? L'étonnant, c'est plutôt qu'au milieu de ce halètement général, il parvint à reprendre souffle, comme il disait — le mot prenait pour lui un sens bien particulier — et poursuivit son œuvre. L'étonnant, c'est qu'il pût accueillir avec tant de gentillesse, tant d'attentive sollicitude tous ces jeunes ou moins jeunes dont j'étais, qui se consacraient à son œuvre ou sollicitaient ses avis. Sans doute, trouvait-il en eux de quoi se rassurer sur son rayonnement. Mais comment ne pas admirer cette égalité qu'il instaurait dans les rapports entre l'inconnu d'hier et lui-même, ce souci de la réponse exacte ? Il respectait ses correspondants ou ses interlocuteurs, comme il respectait ses lecteurs. Il n'avait qu'un style, pour les uns comme pour les autres, ce beau style tant honni, ce style de lumière et de volontaire honnêteté, qui, après le sport, résumait toute sa morale.

Ce qu'il nous eût donné demain, qui le pourrait dire ? Il n'avait pas fini sans doute de courir d'une extrémité à l'autre de la révolte, de se dresser tantôt contre le confort — et les conformismes —, tantôt contre l'abstraction et la démesure. Il n'avait pas fini de nous mettre en garde d'abord contre le refus de l'histoire, puis contre la divinisation de l'histoire, et de balancer lui-même entre la morale et l'amour, entre la solitude et la solidarité. Son chemin n'était pas tout tracé, nulle certitude en lui mais un seul préjugé, celui de la vérité, telle que, du moins, il croyait la discerner ; un seul amour, la vie ; un seul honneur, la fidélité à ses origines. Libre de tout système, il n'était pas un maître à penser ; pas même un maître à vivre, puisque son œuvre ne nous fournit aucune recette ; mais un artiste, un artiste debout, de ceux qui ne séparent jamais la recherche de la beauté de la hantise du malheur et qui entendent refaire le monde, pour une plus grande vie. » ■

Extrait de ROGER QUILLIOT, « Tombeau d'Albert Camus », *La Revue socialiste*, n°130, février 1960.

Actualité éditoriale oblige, nous pensons consacrer deux pages de *L'OURS* aux ouvrages ayant retenu notre attention dans la floraison des titres annoncés et parus à l'occasion de 50^e anniversaire de la disparition d'Albert Camus. La rapide polémique soulevée par le projet de panthéonisation de l'écrivain a fait immédiatement réagir plusieurs de nos collaborateurs. Autant que les « oubliés » dans les engagements de Camus. Ainsi est né ce dossier spécial. Nous l'ouvrons avec un extrait du « tombeau d'Albert Camus » que Roger Quilliot donna à *La Revue socialiste* en février 1960. Pour ne pas oublier, entre autre, son grand rôle dans la connaissance de la vie et de l'œuvre de Camus. Et pour relire Camus.



Les chemins d'Albert Camus

JEANYVES GUÉRIN (dir.)
Dictionnaire Albert Camus

Bouquins Robert Laffont 2009 992 p 30 €

par Florent Le Bot

Dans les ruines, le vent desséchant du désert s'engouffre. Je lis Camus. « *Le vent, une des rares choses propres du monde* ». Je le lis sous la plume de Pierre-Louis Rey. À Djemila, à l'est de Sétif, Camus traverse la ville romaine : forum orné de portiques, arc de triomphe, temple dédié à la gens Septimia ; thermes. La route ne mène nulle part ; « *le monde finit toujours par vaincre l'histoire* » (*Le vent à Djemila*). « Je déris et je dis : *voici qui est rouge, qui est bleu, qui est vert. Ceci est la mer, la montagne, les fleurs* » (*Noces à Tipasa*). Ces noces sont avec la nature ; ses étreintes pour la mer ; la terre lui soupire ; vers les cieux il sourit. Sa terre est d'Algérie, mais ses pas mènent en Toscane, où, étrangement ou pas, il retrouve le désert ; un désert, je lis Martine Mathieu-Job, « qui incite l'homme à l'exercice exigeant d'une lucidité sans voile ». Pourtant, à Fiesole, « *des millions d'yeux ont contemplé ce paysage, et pour moi il est comme le premier sourire du monde* ». Jacques Le Marinel confirme : Camus aime l'ITALIE et l'Italie aime Camus. Sa MÈRE est d'Algérie, mais son pays s'avère MÉDITERRANÉE. Et depuis LOURMARIN, le Lubéron, le Ventoux, il respire la lavande, s'imprègne de terre et de vigne, hume le vent (peut-être de la mer), éveille le PREMIER HOMME.

NOURRITURES FRATERNELLES

À l'Isle-sur-la-Sorgue, près de Lourmarin, RENÉ CHAR prend ses quartiers d'été ; à Paris,

Je lis Camus, sous la plume de Jeanyves Guérin et sous celles du collectif réuni par lui pour ce beau dictionnaire. Je lis Camus et il m'emporte¹.

les deux écrivains, résistants et amis habitent le même immeuble. « La nature, le dialogue, l'espoir et la beauté », écrit Laure Michel, sont au cœur d'étroites relations dans lesquelles le refus de l'inféodation et du conformisme, l'esprit d'indépendance, ont leur part. Ce refus, cette liberté : ceux de *L'HOMME RÉVOLTÉ*. Les Îles de JEAN GRENIER sont le désert de Camus ; *Les Nourritures terrestres* d'ANDRÉ GIDE, la possibilité de ses élans. Camus fait écho aux VOIX DU QUARTIER DU PAUVRE, à l'unisson du GUÉHENNO de *Changer la vie* et de LOUIS GUILLOUX pour *La maison du peuple*. Cette PAUVRETÉ fait retour aux origines ; « *monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité* ». L'AMITIÉ se révèle privilège des « *cœurs purs* » ; la fragilité de celle-ci témoigne de la difficulté de vivre. Camus s'y engage avec la force de l'exigence ; JEAN AMROUCHE, qui s'éloigne avec la guerre d'Algérie, JEAN DANIEL, EMMANUEL ROBLÈS, ses « frères de soleil », d'autres encore, en portent témoignages. Sa mort précoce laisse ses amis sans pays et sans terre : « Chercher Camus, c'était chercher Godot, chercher le fameux paradis dont j'ai parlé, quoi encore ? », confie JULES ROY.

AMOUR ET JUSTICE

De l'amitié à l'AMOUR, de l'amour à l'AMOUR DE VIVRE en suivant Agnès Spiquel, les passages sont nombreux. L'amour fragile, l'amour qu'il s'emploie à débarrasser des « *illusions de l'éternel* » ; l'amour absolu et l'amour transitoire ; l'amour maternel,

l'amour filial : « *elle m'aime, elle m'aime donc se disait [l'enfant] dans l'escalier, et il comprenait en même temps que lui l'aimait éperdument, qu'il avait souhaité de toutes ses forces d'être aimé d'elle et qu'il en avait toujours douté jusque-là* » (*Le Premier Homme*). L'éphémère est la marque de l'ABSURDE ; la vie s'attache à la mort ; « *il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre* ». Cette phrase, à Stockholm, en 1957, qui fit couler tant d'encre : « *Si c'est cela la justice, je préfère ma mère* », s'éclaire par la phrase qui la précède : « *En ce moment on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways* ». Elle traduit dans l'œuvre de Camus comme le montre Denis Salas, « en même temps que la quête d'une communauté juste, une révolte contre la justice », lorsque celle-ci prend le visage de la violence terroriste aveugle ou de l'oppression étatique. Son expérience de l'ÉPURATION en France au sortir de l'Occupation l'a marqué. Dans le tragique, pour Jeanyves Guérin, « le cœur prêche la prudence, autre nom de la modestie que Camus tient pour la vertu démocratique par excellence » (SUR L'AVENIR DE LA TRAGÉDIE).

Chacun en un dictionnaire peut tracer son chemin, comme autant de livres à écrire, à lire et à relire. SILENCE est une entrée importante pour Camus ; l'entrée dans la vie, un père disparu en 1914, une mère sourde, quasi muette. Alors, silence. ■

(1) Les entrées du dictionnaire lues et évoquées sont signalées en petites majuscules. Les citations en italiques sont de Camus ; les textes entre guillemets sont ceux des auteurs du dictionnaire.

Albert Camus, clés d'entrées

Entretien avec
Jeanyves Guérin

Vous venez de publier un ouvrage collectif, le *Dictionnaire Albert Camus*. Pourquoi un tel ouvrage aujourd'hui ? Pourquoi sous la forme d'un dictionnaire ?

Un journaliste a récemment parlé d'une « encyclomanie galopante ». Un dictionnaire permet de ramasser un maximum d'informations — de faits et d'idées. Il propose des analyses et des synthèses. Il met des savoirs disponibles à la disposition d'un public que les actes de colloques rebutent. Il permet toutes les entrées, toutes les bifurcations, toutes les circulations. Par ailleurs, il offre une pluralité d'approches. Une même question peut être abordée sous divers angles. Les cinquante entrées sur l'Algérie ont été partagées entre quatre auteurs. Bref, un dictionnaire est un ouvrage polyphonique, donc démocratique à tous les points de vue.

« La camusmania actuelle s'explique. Camus comble un vide. Il n'existe aujourd'hui aucun écrivain ou penseur qui soit aussi une conscience morale et politique. » Jeanyves Guérin, professeur de littérature française à l'université Paris III-Sorbonne nouvelle, répond aux questions de Florent Le Bot, le 3 février 2010.

Pouvez-vous nous parler du travail collectif ? Quelles étaient vos consignes en matière de rédaction des notices ?

Il s'est écoulé quatre ans entre l'acceptation du projet par Daniel Rondeau et la sortie de l'ouvrage. J'ai composé une équipe internationale et interdisciplinaire de chercheurs. On y trouve des littéraires, bien sûr, mais aussi des philosophes, des historiens, des sociologues, un juriste même. Ils sont à peu près tous issus de l'université. Tous n'appartiennent pas au réseau des spécialistes de l'auteur. Camus n'est pas la propriété des « camusiens ». Chacun a eu une liberté totale de rédaction. Il n'y a pas eu de recommandation ni d'interdit. La pensée de midi ne saurait être une pensée unique. L'idée d'un

surmoi orthodoxe est contradictoire avec les tensions, l'ouverture de l'œuvre camusienne.

De l'ouvrage, il me semble ressortir que cette œuvre, une fois désenclavée, est plus riche, plus complexe, plus actuelle qu'on le croyait. S'il en fait découvrir des facettes méconnues, s'il donne l'envie de lire ou de relire autrement Camus, s'il suscite de nouveaux travaux, le dictionnaire aura joué son rôle.

Comment avez-vous défini et choisi les entrées du dictionnaire ?

Au départ, il y avait une liste d'entrées calibrées. Quelques principes ont présidé à sa constitution. Une entrée pour chaque œuvre. Des entrées pour les principaux personnages des fictions, pour les thèmes et les notions de sa

TEXTES
CHOISIS

Camus et les anars, une communauté de pensée

*Albert Camus et les libertaires
(1948-1960)*

Écrits rassemblés par LOU MARIN
Marseille Égrégores éditions
2008 361 p 15 €

La pensée commune — on devrait plutôt dire les lieux communs de la pensée — a retenu de la réflexion philosophique et politique de Camus l'opposition commode entre le concept de révolte et celui de révolution. Sartre et ses séides dominaient l'intelligentsia de gauche où il est vrai — ce que rappelait opportunément Camus — on avait appris l'engagement plutôt dans Marx (un Marx passablement arrangé pour les besoins de la cause) que dans la vie quotidienne des classes écrasées par la domination du capital. Leurs attaques eurent tôt fait de discréditer Camus, le reléguant dans un rôle soit de moraliste un peu dépassé, soit de soutien, fût-il seulement objectif, de l'ordre établi, le refus de prendre parti entre l'Est et l'Ouest faisant alors figure dans l'univers du stalinisme et de ses compagnons de route de pure trahison. La position de Camus sur l'Algérie, jugée excessivement chargée d'affectivité, aurait rendu son isolement proprement accablant, si le prix Nobel de 1957, précédé de la publication de *La Chute* en 1956, n'était venu conforter sa position en France ainsi que sa stature internationale. Mais isolé, l'était-il tant que ça ? Ce volume peut fournir un élément de réponse.

CAMUS ANARCHISTE

1948-1960 : le sous-titre est précis, qui définit la période, et l'introduction de Lou Marin explicite : durant la phase de son existence la plus engagée, Camus n'a pas été seul dans sa lutte pour la liberté, la justice et la dignité. Son tempérament profondément libertaire était en exacte résonance avec le combat des anarchistes de toutes obédiences, aux côtés desquels il s'engagea totalement dans une critique constante et sans concessions de toute pratique totalitaire d'où qu'elle vienne.

Il est vrai que dans le paysage politique et intellectuel de la période qui va de l'après-guerre à 1968 dominée par la guerre froide, la présence pesante du communisme et son *imperium* quasi exclusif sur les intellectuels de gauche (en France du moins), les guerres coloniales, les luttes sociales mêlées aux impératifs de la reconstruction du pays, le mouvement anarchiste ne pesait pas lourd. Le combat de Louis Lecoïn pour l'objection de conscience et la non-violence suscitait au mieux une sympathie distraite. Pourtant cet élan né à la fin du XIX^e siècle ne s'est jamais perdu, n'a jamais cessé de fertiliser la pensée sociale d'une élite ouvrière constamment en éveil. Des publications au tirage non négligeable en attestent, qui n'ont cessé de paraître malgré les aléas économiques et politiques, voire policiers. Le volume édité par Lou Marin en a retenu quatre : *Le Libertaire*, *Le Monde libertaire*, *Témoins*, *La révolution prolétarienne*, auxquels il faut ajouter les publications de Louis Lecoïn et ses amis : *Défense de l'homme*, *Liberté et Contre-Courant*.

Lou Marin fait état, antérieurement à la période envisagée, de l'engagement de Camus pour des causes peu médiatiques à l'époque qui témoigne déjà de son esprit libertaire, notamment en faveur des émigrés espagnols en Algérie à la suite de la révolte des Asturies et de la misère du peuple Kabyle dans le quotidien *Alger Républicain* (reportage repris dans *Actuelles IV*, Gallimard 1958). Marin évoque également les articles de Camus et de Pascal Pia dans *Le Soir républicain*, non repris dans ce volume, qui

Cet ouvrage vient à point, au moment des commémorations un peu rituelles du cinquantenaire, pour rappeler ce pan occulté de la pensée camusienne.

furent pencher ce journal dans un sens qui fait écrire à l'essayiste américain H. R. Lottmann, cité par Marin, qu'ils « ne tardèrent pas à en faire un organe anarchiste », d'ailleurs interdit par la censure militaire en 1940. Tout prédisposait donc l'auteur de *L'Étranger*, et plus tard de *L'Homme révolté* à collaborer avec les anarchistes, à partager leur combat, et ce d'autant que sa collaboration à *Paris Soir* avec Rirette Maitrejean, qui fut la compagne de Victor Serge, avait contribué à le familiariser avec ce milieu et les idées qui l'animaient.

Avec Lecoïn, Camus s'est battu pour obtenir un statut pour les antimilitaristes objecteurs de conscience. Avec Gaston Lestal, à propos de *L'Homme révolté*, il soutint dans *Le Libertaire* une controverse sur Bakounine et le nihilisme que Camus conclut en se réclamant de la pensée libertaire. Notons au passage que cet échange journalistique fut à l'origine de la rupture avec les surréalistes, et que Maurice Joyeux qualifiant les sartrien de « *Révolutionnaires en jabot* » : « [Camus] était leur mauvaise conscience, l'image de ce qu'ils auraient pu être s'ils n'avaient pas été ce qu'ils étaient. » Séparé de « *L'intelligentsia révolutionnaire qui prend le thé à Saint-Germain-des-Prés... il ne fut jamais isolé* », ajoute Joyeux. La fraternité du marbre avec les ouvriers du livre, celle des tribunes pour défendre la liberté bafouée en Espagne et dans l'Europe de l'Est, Camus l'a vécue en compagnie des libertaires avec, dans ce volume, deux thèmes éminents, la Hongrie et l'Espagne franquiste.

CAMUS ET LA CLASSE OUVRIÈRE

Deux textes de ce recueil sont particulièrement émouvants, car ils témoignent de l'appartenance de Camus à la classe ouvrière, revendiquée sans concession à son statut d'intellectuel prééminent. C'est d'une part les propos recueillis par Georges Navel pour la revue *Témoins*, mai 1960, lors d'une réunion d'ouvriers du livre en hommage à Camus à la suite de son décès, à laquelle participait Rirette Maitrejean. Ces témoins, anonymes pour le grand public évoquent la personnalité d'un homme simple, chaleureux, fraternel, un « *parfait camarade* », un auteur célèbre qui « *aimait l'imprimerie, aimait se trouver devant les pages, les lignes de plomb* ». On est loin des buveurs de thé germano-pratins. L'autre texte, significatif de l'intérêt que Camus portait à la culture ouvrière, est la réponse qu'il fit à Maurice Lime à propos de la littérature prolétarienne parue dans *La Révolution prolétarienne* de février 1960. Lime, romancier prolétarien ami de Poulaille, avait demandé à Camus un article pour sa revue *Après le boulot*. Camus s'y refuse à donner aux auteurs qui se réclament de la classe ouvrière des conseils qui seraient ceux, quelque peu condescendants, d'un écrivain en renom. Mais il ne cache pas à son interlocuteur ses divergences sur une « *définition* » de la littérature prolétarienne. En gros, il y a une littérature qui est bonne ou mauvaise. Son avis vaut d'être reproduit ici : « *Il faut dire d'abord que je ne crois pas qu'il y ait une littérature ouvrière spécifique. Il peut y avoir de la littérature écrite par des ouvriers, mais elle ne se distingue pas, si elle est bonne, de la grande littérature. Je crois en revanche que les travailleurs peuvent rendre à la littérature d'aujourd'hui quelque chose qu'elle semble dans sa plus grande partie avoir perdu.* » Son admiration va à Tolstoï qui « *écrit pour et avec le peuple* ». Plus loin, il le met en garde sur la tentation d'une « *certaine complaisance* » vis-à-vis de son public. « *Il est vrai, dit-il, que la belote au bistrot du coin vaut bien le cocktail*

mondain. Mais précisément le cocktail mondain ne vaut rien. » Il insiste sur « *la solidarité essentielle* » entre le travailleur et l'artiste, et sur le fait que le système capitaliste mise sur la séparation du travail et de la culture. Ne résistons pas à une dernière citation, tant elle est prémonitrice de notre société de médiocrité médiatique : « *la société marchande couvre d'or et de privilèges des amuseurs décorés du nom d'artistes et les pousse à toutes les concessions.* » Il termine en appelant de ses vœux une société réunifiée où artistes et ouvriers constitueraient « *une seule classe de créateurs dans tous les sens du mot* ».

LA DÉMARCHE INTELLECTUELLE DE CAMUS

Outre la justesse des idées apportées ici au débat concernant l'existence autonome d'une littérature ouvrière, ce texte de Camus nous intéresse parce que typique de sa démarche intellectuelle : non pas le retrait devant une question qui pourrait le mettre en difficulté mais la recherche d'une solution qui dépasse le choix et ouvre une perspective. On est loin de Benda affirmant que jamais une main calleuse ne pourrait tenir une plume ou de Trotski qui y voyait une contrefaçon de la littérature bourgeoise et qu'« *on serait autant fondé à dire de la margarine que c'est du beurre prolétarien* ».

Camus, loin de ces considérations méprisantes, prend en compte les contradictions nées du fait qu'une littérature écrite par des auteurs parfois peu qualifiés peut verser dans la médiocrité, mais qu'il est de toute justice de leur laisser toutes les chances d'accéder à l'expression de la vérité, celle du « *langage le plus droit* ». En somme la même attitude que devant le choix entre l'Est et l'Ouest, entre le stalinisme ou le capitalisme. La solution est dans la défense de l'homme comme individu jouissant de ses droits, de toute sa liberté. Toujours sortir par le haut.

Cet ouvrage vient à point, au moment des commémorations un peu rituelles du cinquantenaire, pour rappeler ce pan occulté de la pensée camusienne : ses liens très forts, à la fois militants et idéologiques, avec le mouvement anarchiste, fondés sur une communauté, voire une identité de pensée. De ce rappel indispensable, chacun sort grand.

GUY BORDES

LOU MARIN
Camus

et sa critique libertaire de la violence

Montpellier Indigène Éditions
2010 24 p 3 €

Lou Marin, « *compagnon de doute* », poursuit son œuvre utile « *pour sauvegarder Camus des nombreuses tentatives d'occulture, de quelque bord qu'elle vienne, sa critique libertaire de la violence, et sa révolution en faveur de la vie* ». Brochure à diffuser.

COLLOQUE

Études camusiennes

DOLORÈS LYOTARD (ED.)
Albert Camus contemporain

Villeneuve d'Ascq Presses universitaires du Septentrion 2009 218 p 19 €

L'université du Littoral Côte d'Opale a tenu en mai 2007 un colloque intitulé *Albert Camus contemporain*. Signalons que les pages consacrées au travail sur la mémoire dans *Le premier homme*, le roman inachevé de Camus, ne manquent pas

RÉCIT

Derniers jours

JOSÉ LENZINI
*Les derniers jours de la vie
d'Albert Camus*

Actes Sud coll « Bleu » 2010 144 p 16,50 €

L'écrivain José Lenzini est un excellent connaisseur de Camus. Pour le cinquantenaire de la disparition de l'auteur de *La Peste*, il a écrit un petit livre au titre prometteur et au projet ambitieux, *Les derniers jours de la vie d'Albert Camus*. Ces cent vingt-deux pages font le récit des ultimes moments de l'existence de l'écrivain qui vient de passer le réveillon à Lourmarin, avec sa femme et ses deux enfants. Il s'apprête à regagner Paris pour une nouvelle année, année de renaissance personnelle et littéraire après les temps de doute profond qui suivirent l'obtention du Prix Nobel en 1957. Il a avancé de manière décisive un manuscrit, celui du *Premier homme*, qu'il emporte avec lui dans son voyage vers Paris. Le dimanche 3 janvier, il prend place dans la Facel Vega 3B de son éditeur, Michel Gallimard, en compagnie de la femme et de la fille de celui-ci, et du chien de la famille, Floc. Ils rallieront la capitale en deux jours, avec une étape en Bourgogne. Mais les deux amis n'arriveront jamais, tués dans l'accident de voiture qui eut lieu le 4 janvier dans l'après-midi sur la nationale 6, à Petit-Villeblevin. Le roman « *réel* » de José Lenzini passe du récit très précis des instants de vie à Lourmarin, puis dans la voiture de son ami et lors des haltes sur la route, à l'évocation de la rêverie de l'écrivain songeant à l'Algérie, à sa mère restée à Alger, à son enfance algérienne. Le beau dessin de la couverture restitué du reste cette part précieuse du livre. Due à Jean-Claude Giacobazzi, il montre le visage d'Albert Camus, brun et concentré, suspendu au-dessus d'une ville blanche et solaire dominant la Méditerranée.

Comme l'a dit André Gide, les bons sentiments ne font pas nécessairement la bonne littérature. Personnellement, je n'ai pas accroché à ce récit alors que j'étais le mieux disposé du monde à l'être. Trop de sentiments justes, trop d'adverbes, de facilités stylistiques, de clichés frôlés. L'exercice était certes difficile, périlleux même. Mais le résultat n'est pas à la hauteur du sujet ni du projet. En revanche, le dossier qui figure en postface est passionnant parce qu'il rappelle, preuves à l'appui, que le beau texte de Jean-Paul Sartre sur le mode « nous nous sommes éloignés, mais nous nous sommes tant aimés, et il nous manque tellement » n'était que de la pose littéraire d'autant plus insupportable qu'il succédait à une série d'exécution en règle d'Albert Camus par voie de presse et d'articles. Mais Sartre avait vu, avec son hommage publié dans *France-Observateur* le 7 janvier 1960, l'occasion d'une « *belle page à écrire* ». José Lenzini commente cet exercice narcissique d'un Jean-Paul Sartre « *confit en certitudes* ». À nouveau, l'auteur en fait trop. « *Confit en certitudes* » n'est quand même pas la plus heureuse des expressions. Tout est affaire de style en littérature.

VINCENT DUCLERT

d'intérêt, de même que ses rapports avec la pensée du philosophe Kojève et avec l'univers du poète Francis Ponge, rapprochement assez inattendu. Comme c'est souvent le cas, on peut regretter à l'occasion de cette publication que le langage universitaire ne soit pas toujours à la portée du grand public. Ésotérisme et culture populaire ne font pas bon ménage. Camus ne l'ignorait pas dont tous les ouvrages étaient à la portée de tous.

G. B.

Oublier le Panthéon, et relire La Peste

par Vincent Duclert

Nous vivons, depuis l'élection de Nicolas Sarkozy, une période très singulière caractérisée par l'idéologisation à marche forcée d'une nation, d'une société et d'un régime. Les institutions républicaines ne remplissent plus leur rôle. Soit elles sont vidées d'une partie du pouvoir qui leur permettait précisément d'équilibrer les pouvoirs en démocratie, c'est le cas du Parlement ou de la justice, soit elles disparaissent au profit d'une ambition personnelle et d'une personnalisation des fonctions tout à fait contraire à la tradition républicaine. Cette idéologisation des fonctions de l'exécutif, de Nicolas Sarkozy à Éric Besson, a désormais sa doctrine, l'identité nationale, imposée aux Français, une première fois lors de la campagne présidentielle de 2007 puis récemment, à l'automne 2009, lorsque le ministre de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire avait lancé, dans toutes les préfectures et sous-préfectures, un « grand débat » sur ce sujet.

L'abandon, le 1^{er} février 2010 du colloque de synthèse, a illustré la vanité d'une telle entreprise contraire à la définition démocratique que la France peut se donner d'elle-même. Le replâtrage hâtif réalisé avec le « séminaire gouvernemental » du 8 février tenu à l'hôtel Matignon (et en l'absence de Nicolas Sarkozy) a souligné l'extrême confusion de l'exécutif sur le sujet.

UN GRAND ÉCART IDÉOLOGIQUE

L'état de contradiction ne date pas du fiasco du « grand débat ». Dès le 19 novembre, l'hypothèse (rendue publique par Le Monde.fr puis largement relayée dans l'édition papier datée du 21) d'un transfert de la dépouille d'Albert Camus au Panthéon à l'occasion du cinquantième de la mort de l'écrivain, imposait à la présidence de la République le grand écart idéologique. La famille, on le sait, n'a pas donné son accord (surtout le fils d'Albert Camus, très hostile au projet). Nous n'avons pas assisté en conséquence à la première panthéonisation du mandat de Nicolas Sarkozy qui, en tant que président de la République, décide de l'entrée des « grands hommes la Patrie reconnaissante ». Le sacre national d'Albert Camus aurait été de toute manière très difficile. Parce qu'Albert Camus et son œuvre entrent difficilement dans le moule de l'identité nationale. *La Peste*, qui valut à l'écrivain son prix Nobel¹, contient d'intéressantes réflexions sur l'être-ensemble et le lien civique qui ne seraient pas du tout en odeur de sainteté des héros du « grand débat » qui se tenait au même moment.

Au terme d'une lutte inégale contre la terrible épidémie, le docteur Rieux, l'un des héros du combat improbable et finalement victorieux contre l'épidémie, confie que « la vraie patrie se trouvait au-delà des murs de cette ville étouffée. Elle était dans ces broussailles odorantes sur les collines, dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. Et c'était vers elle, c'était vers le bonheur, qu'ils voulaient revenir, se détournant du reste avec dégoût. » Rieux avoue pour finir qu'il est l'auteur de cette chronique d'une résistance, et Albert Camus confie alors à son lecteur le témoignage que le médecin est désormais en position de transmettre. « Etant appelé à témoigner, à l'occasion d'une sorte de crime, il a gardé une certaine réserve, comme il convient à un témoin de bonne volonté. Mais en même temps, selon la loi d'un cœur honnête, il a pris délibérément le parti de la victime et a voulu rejoindre les hommes, ses concitoyens, dans les seules certitudes qu'ils aient en commun, et qui sont l'amour, la souffrance et l'exil. C'est ainsi qu'il n'est pas une des angoisses de ses

Lancer un débat sur « l'identité nationale », et vouloir au même moment « panthéoniser »

Albert Camus ! Ne vaut-il pas mieux, dans ces temps incertains, réfléchir à l'identité démocratique avec Camus et relire *La Peste* ?

concitoyens qu'il n'ait partagée, aucune situation qui n'ait été aussi la sienne. »

Ce bref et décisif passage de *La Peste* incite à penser l'« identité » politique qui émane de cette confession imaginée dans son roman par Albert Camus. Elle se caractérise d'abord par la reconnaissance du citoyen, la reconnaissance de sa capacité d'agir, de sa souveraineté en face de la puissance publique, de l'État, de l'événement, voire de l'histoire. Elle se définit ensuite par une attention à l'autre, au persécuté, à celui qui pour des raisons matérielles, juridiques, culturelles, n'est pas en mesure de se défendre et qui souffre en silence. C'est l'identité démocratique qui renvoie l'identité nationale à l'espace clos qui est le sien.

LE DEVOIR DE SOLIDARITÉ

Ce devoir de solidarité avec « l'humanité souffrante » comme le disait Jaurès à propos de Dreyfus, cette exigence de se tenir « du côté de ceux, quels qu'ils soient, qu'on humilie et qu'on abaisse » comme le déclarait Albert Camus en

1953, ne séparent pas l'écrivain de l'homme (au sens d'homme engagé, de citoyen). Au contraire. « Je mesure la grandeur d'un artiste (Molière, Tolstoï, Melville) à l'équilibre qu'il a su maintenir entre les deux », confiait Albert Camus dans cet entretien². Et de conclure sur une remarque qui nous concerne plus que jamais. « Aujourd'hui, sous la pression des événements, nous sommes contraints de transporter cette tension dans notre vie aussi. » Pour tenter d'exprimer ce qu'il était, Albert Camus se souvenait aussi des héritages reçus de peuples étrangers. Homme d'une Europe des libertés, il reconnaissait ainsi, dans sa conférence du 22 janvier 1958, tout ce qu'il devait à l'Espagne libre. « Vous et moi savons que nos luttes sont interminables », disait-il à ses amis espagnols exilés.

Dans le contexte de l'« identité nationale » refermant la France dans ses frontières territoriales et figeant le sentiment d'appartenance dans une formule exclusive, il aurait été ainsi bien difficile d'imaginer une cérémonie du Panthéon qui restitue cette pensée esthétique

et politique d'Albert Camus. Evidemment, Nicolas Sarkozy pouvait toujours noyer l'auditoire sous un déluge de citations et de propositions qui disent tout et son contraire comme excelle à le faire sa plume attitrée Henri Guaino. Albert Camus se serait retrouvé au milieu d'une bien mauvaise entreprise de manipulation. Laissons-le plutôt dormir dans ce paysage qu'il aimait tant, de soleil, de lumière et culture, à Lourmarin dans le Lubéron. Et lisons *La Peste* ou les textes politiques d'Albert Camus jamais très éloignés de sa littérature³. ■

(1) Le prix Nobel de littérature n'est pas décerné pour un ouvrage en particulier mais pour une œuvre. Néanmoins, on s'accorde à reconnaître que *La Peste* paru en 1947 domine l'œuvre d'Albert Camus.

(2) « L'artiste et son temps », publié dans le volume de La Pléiade, *Essais*, 1977, p.803.

(3) Les éditions Gallimard proposent de nombreux titres d'Albert Camus en poche « Folio » dont *La Peste* qui reste à ce jour le best-seller de la maison, et quatre volumes dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

Camus, combler quelques vides

par Sylvain Boulouque

Pour résumer, c'est un Camus réduit à un cliché et à des formules du genre : « un engagement de la passion humaniste contre tous les totalitarismes », à l'instar de la ville de Marseille, responsable de cette éclipse de la pensée camusienne qui, capitale de la culture en 2013, a décidé de se placer sous l'égide de Camus dont elle célébrera le centième anniversaire de la naissance.

Il existe en 2010 une mode très tendance : « être camusien ». Tout le monde pioche dans son œuvre, du football à l'Algérie, du « journalisme éthique » à la « justice probe », de la passion pour le soleil à celle du théâtre. Camus est à son zénith, par contre les lieux communs tirent la réflexion sur son œuvre au fond de l'abîme, entre les péroraisons des uns et les leçons de vérité des autres. Étrange succès posthume d'un auteur qui à la fin de sa vie se sentait solidaire et solitaire, dont le succès médiatique était inversement proportionnel au succès populaire qu'il a immédiatement rencontré. Du reste, il n'est guère étonnant de constater qu'aucun journal n'a reproduit la photo où il est en compagnie de ses amis du syndicat des correcteurs qui organisa une fête après son retour de Suède, photographie publiée peu après sa mort dans l'ouvrage *A Albert Camus. Ses amis du livre* (titre pourtant disponible au catalogue de Gallimard).

Du même coup, il est plus simple de penser la misère intellectuelle française en expliquant, par un mécanisme d'inversion pratiqué surtout par les émules et les anciens adeptes du petit père des peuples, du grand timonier et de frère n°1, qu'il valait mieux se révolter avec Sartre et être sartrien qu'avoir raison avec Camus. À une nuance près, Sartre n'a pas écrit *L'Homme révolté*.

LES ENGAGEMENTS DE CAMUS

Il aurait été plus utile et plus intéressant de mettre en valeur le Camus politique dans sa complexité et dans son intégralité. De son exclusion du PC algérien pour soutien au nationalisme bourgeois des oulémas influencés par les agents provocateurs trotskistes à ses dernières prises de position. Toujours sur l'Algérie, après l'échec de l'appel pour la paix en Algérie – co-organisé avec le dirigeant

Il était brun, il était beau, il sentait bon le sable chaud, le bel Albert.

Telle a été la réduction médiatique de l'hommage rendu à Camus.

Les hebdomadaires et les quotidiens ont tous publié des unes en quadrichromie ou des portraits « Harcourisés » de leur Camus. Ce n'est pas la charité mais le manque de place et de temps qui empêchent de relever les erreurs, anachronismes et autres contre-vérités et approximations publiées.

nationaliste Ferhat Abbas, l'aide financière des amis américains de Force ouvrière, et saboté par les ultras de l'Algérie française – au discours de Suède, combien discrètes et efficaces ont été ses lettres aux dirigeants de la SFIO pour arracher à la mort des militants nationalistes algériens. Choisir la discrétion n'était pas le silence ou l'inaction, puisqu'il faut encore rappeler qu'il publie *Actuelles III*, entièrement consacré à l'Algérie.

Pourquoi personne n'a dit qu'après le discours de Suède, Camus souhaitait aller voir les responsables syndicalistes d'Arbateren ? Pourquoi ne pas avoir expliqué qu'il ne donnait d'articles qu'à *Demain*, le journal socialiste, fédéraliste et européen, animé par son ami Jean Bloch Michel, et dirigé par Charles Ronsac et Jacques Robin ? Ou à la revue *Témoins*, revue des libertaires suisses et parisiens Jean Paul Samson et André Prudhommeaux et qu'il publiait uniquement des communiqués dans *la Révolution prolétarienne* et *le Monde libertaire* ? Pourquoi ne pas avoir expliqué qu'il n'était pas très nombreux à soutenir, avec Camus, dans des meetings, dans

les salles obscures des Bourses du travail, à Saint-Étienne par exemple, les ouvriers de Berlin, Budapest, Varsovie ou Barcelone et d'expliquer que « la torture est aussi ignoble à Budapest qu'à Alger » ?

Et comme il n'y a en la matière aucune raison d'être poli, la réponse est simple, mais je laisse Camus la donner. Dans un hommage à son oncle, les *Muets*, nouvelle publiée dans *l'Exil et le royaume*, qui raconte le déroulement d'une grève ouvrière dans une tonnellerie algéroise et surtout la reprise du travail, il écrit : « Yvars sentait maintenant la courbature de son dos penché sur la varlope. D'habitude, la fatigue ne venait que plus tard. Il avait perdu son entraînement pendant ces semaines d'inaction, c'était évident. Mais, il pensait aussi à l'âge, qui fait plus dur le travail des mains, quand ce travail n'est pas simple précision. Cette courbature lui annonçait la vieillesse. Là où les muscles jouent, le travail finit par être maudit, il précède la mort, et les soirs de grands efforts, le sommeil est justement comme la mort. Le garçon voulait être instituteur, il avait raison, ceux qui faisaient des discours sur le travail manuel ne savaient pas de quoi ils parlaient. » ■

Roger Quilliot : Camus et le socialisme

Au total, Camus est resté fidèle à l'univers des pauvres qui est le sien et aux intentions qu'il a manifestées en 1935. En chemin, il a abandonné le « socialisme césarien et militaire » qui gère la violence au nom de l'avenir. Il n'a pas eu à abandonner Marx qu'il n'avait jamais pris comme inspirateur. Le voici, de fait, proche du socialisme dont il ne cesse jamais de réclamer qu'il s'élargisse et se rajeunisse. Cela l'amène à parler dangereusement d'une « démocratie populaire » qui harmoniserait le libéralisme politique et l'organisation économique collective jusqu'à ce qu'il mesure la dimension internationale des problèmes politiques et la pression des deux Grands. La révolution, même relative, étant jugée impossible, il reste la révolte qui refuse la terre, la guerre et l'injustice et l'utopie

européenne ou mondialiste. Il reste aussi la place pour un socialisme délibérément modeste, travailliste ou libertaire. Une socialisme, délesté de la révolution, qui serait intransigeant dans ses méthodes et limité dans ses fins pour éviter tout risque de dérapage totalitaire.

Oui, Camus fut socialiste, d'un socialisme libéral ou libertaire [...] Laissons-lui le dernier mot : « Se dire révolutionnaire et refuser par ailleurs la peine de mort, la limitation des libertés et les guerres, c'est ne rien dire. Il faut donc déclarer que l'on n'est pas révolutionnaire – mais plus modestement réformiste. Enfin, et tout bien pensé, on peut se dire révolté. »

Extraits de la communication de Roger Quilliot, in *Camus et la politique*, actes du colloque de Nanterre 5-7 juin 1985, Jeanyves Guérin (dir.), L'Harmattan, 1986, p. 36-37.